

HIROSHIMA

ヒロシマ

AKIKO MIZUE

水江顕子

HIROSHIMA

AKIKO MIZUE

Préface

C'est durant l'été 2005 que m'est venu à l'esprit d'écrire mon expérience relative à la bombe atomique larguée sur Hiroshima pour la transmettre à ma fille et à mes petits-enfants. Pourtant pendant presque soixante ans je n'ai presque jamais évoqué le sujet ni avec ma famille ni avec ma grande sœur Hiroko qui jusqu'à présent ne voulait pas en parler de peur de se rappeler de la douleur et de la tristesse de l'époque mais qui a changé d'avis et qui se sent obligée de transmettre son expérience aux générations futures.

Comme je vis à Osaka et ma sœur Hiroko à Tokyo, je n'ai pas eu beaucoup d'occasions de parler longuement avec elle, sauf lors de voyages que j'ai faits avec elle, lors de sa venue à Osaka et lors de ma visite à Tokyo. Mais à chaque occasion, j'ai pris des notes en écoutant ma sœur raconter ses souvenirs lointains. Je lui ai téléphoné autant que nécessaire afin d'écrire fidèlement son histoire vécue.

C'est dans ces circonstances que j'ai écrit « L'ombrelle rouge » et « Petite Michiko » en 2007, notre expérience de la bombe atomique.



Photo prise par Miho MIZUE le 6 août 2012

L'ombrelle rouge

En 1945, alors que la guerre s'intensifiait de plus en plus, les étudiants étaient envoyés sur les champs de bataille et les étudiantes étaient forcées de travailler dans des usines de guerre. Moi, Hiroko, j'avais 15 ans et étais en quatrième année d'un collège de filles. Cela faisait plus d'un an que je ne suivais plus les cours à l'école et que je travaillais tous les jours dans une entreprise appelée Toyo Kogyo où des collégiennes comme moi cousaient des moustiquaires et des uniformes pour les soldats envoyés dans le sud-ouest du Pacifique, en utilisant des machines à coudre fournies par « Hihukusho » (service de production et de distribution d'uniformes militaires et de chaussures militaires) ou réquisitionnées chez des particuliers. Je me souviens que pendant un moment, on ne faisait que des boutonniers ou coudre des boutons. Puis, on nous a ordonné de fabriquer des obus pour canon antiaérien car les uniformes et les chaussures pour militaires n'étaient pas forcément nécessaires pour faire la guerre et il fallait abattre des bombardiers B-29. Incorporée dans le travail posté à 4x6, j'ai souvent travaillé de nuit et quand j'avais le temps, je suivais des cours de couture dans une école spécialisée.

Comme ma grande sœur et mon petit frère Mamoru, j'ai été élevée avec rigueur par mon père qui était militaire. Je n'ai jamais demandé qu'on m'achète quelque chose. Mes parents n'acceptaient même pas que j'aie envie d'avoir quelque chose. Mais un jour, dans un magasin, j'ai vu une ombrelle rouge avec des motifs de différentes couleurs. Charmée par cette ombrelle, j'ai demandé à mon père de me l'acheter. Bien sûr, ma demande a été rejetée catégoriquement. À l'époque, on enseignait que « le luxe est un ennemi » et une étudiante portant une ombrelle était une « jeune dévoyée ». Il était donc inacceptable qu'une jeune fille se promena dans la rue avec une ombrelle à la main, encore plus lorsqu'il s'agissait de la fille d'un militaire. Mais cette fois-ci, j'ai insisté. Mon père m'a alors dit : « dans ce cas, il faudra la laisser à la

maison, il ne faudra pas sortir avec ». J'ai respecté cette condition, je ne suis pas sortie avec. Rien que le fait de la posséder a comblé le cœur d'une jeune fille comme moi qui ne possédait rien et qui n'avait rien pour se divertir.

Cependant, le 6 août, très tôt le matin, j'ai quitté la maison avec mon ombrelle rouge, malgré la promesse faite à mon père. L'usine était fermée le lundi pour faire des économies d'électricité. Mon père était parti à Onomichi depuis la veille. J'avais rendez-vous avec quatre amies à la Station de Yokokawa sur la Ligne de tramway de Kabe à 8 heures 30 pour faire cuire du riz dans des gamelles à Kabe se trouvant en banlieue de Hiroshima. Je portais une chemise blanche et un Monpe (pantalon de travail resserré au niveau des chevilles) de couleur bleu marine avec des carreaux blanc de dix centimètres de côté, avec un sac à main dans lequel j'avais mis une robe de rechange blanche avec des motifs floraux que j'avais confectionnée moi-même. J'attendais donc mes trois amies sur le quai de la Gare de Yokokawa à l'abri d'un pont, avec ma meilleure amie qui s'appelait IMANAKA. Soudain, j'ai entendu le bruit d'un bombardier B-29. Au moment où des personnes autour de moi regardant le ciel ont dit en commençant à perdre leur sang-froid que quelque chose tombait, j'ai vu un éclair blanc et ai ressenti une grande chaleur sur tout le corps. Je n'ai pas le souvenir d'avoir entendu le bruit d'une explosion. Emportée par le vent de l'explosion, je me suis évanouie pendant un moment. Une demi-heure où une heure peut-être, je ne sais pas. Reprenant mes esprits, j'étais à plat ventre sur la voie ferrée. Je ressentais une chaleur violente sur tout le corps. Dans les mains, j'avais toujours mon sac avec une robe dedans et l'armature de mon ombrelle dont le tissu avait été entièrement brûlé.

J'ai regardé mon Monpe. La partie inférieure au genou était brûlée, seuls les carreaux blancs étaient restés, comme s'ils avaient été coupés avec des ciseaux. Trop choquée, je n'ai pas pu me mettre debout pendant un long moment. Mademoiselle IMANAKA avait disparue.

Je ne sais pas jusqu'où elle a été emportée ni ce qu'elle est devenue. Je ne l'ai jamais revue.

J'ai enfin pu me mettre debout mais je n'avais pas de force pour analyser ce qui venait de se passer ni pour penser à ce que je devais faire. J'ai machinalement marché sur la voie ferrée, en traînant les pieds. J'étais pied nus, mes chaussures avaient disparues je ne sais où. Alertée par une grande douleur, j'ai regardé mes jambes qui étaient brûlées jusqu'aux genoux.

Partout il y avait des cadavres. De nombreux camions chargés à ras bord de cadavres passaient près de moi. Dans la ville surabondaient des gens brûlés sur tout le corps, des gens gravement blessés, des gens qui demandaient de l'aide... Ces scènes m'ont fait comprendre la gravité de la situation dans laquelle je me trouvais.

Sur mon chemin, une école primaire était devenue un refuge. J'ai pensé y demander de l'aide mais j'ai abandonné cette idée en voyant beaucoup de gens blessés en sang transportés sur des brancards. J'ai alors continué à marcher vers le nord sans savoir où aller exactement. Je suis ainsi arrivée à l'extérieur de la ville. J'ai vu un champ de riz recouvert d'eau d'environ vingt centimètres de profondeur. Je n'ai pas bu de cette eau car j'avais entendu dire que l'on mourrait si l'on en buvait. Par contre, j'ai trempé mes jambes dans cette eau afin d'apaiser la douleur et de me reposer un peu. J'ai ainsi marché et de temps en temps je trempais mes jambes dans l'eau des rizières car cela me faisait du bien et me donnait la force de marcher à nouveau. J'ai probablement marché ainsi pendant quatre ou cinq heures jusqu'au moment où une jeune femme m'a interpellée. Elle était un peu plus âgée que moi, son nom était HASHIMOTO. Après avoir vu mes jambes brûlées, elle m'a invité chez elle. « Apparemment, c'est terrible à Hiroshima. Comme j'y vais demain pour rechercher ma petite sœur portée disparue, on ira ensemble jusqu'au centre-ville » a-t-elle dit. Sa petite sœur était une lycéenne du Lycée commercial pour filles de Hiroshima et avait été mobilisée pas loin du centre-ville

pour l'évaluation forcée de bâtiments, une mesure ayant pour but de minimiser les dégâts des incendies lors des attaques aériennes.

Si je me souviens bien, la maison de Mademoiselle HASHIMOTO se trouvait à Midorii, à la mi-chemin sur la Ligne de tramway de Kabe. Je me suis sentie revivre après avoir bu plusieurs fois de l'eau froide du puits. Les membres de sa famille étant agriculteurs, elle est allée chercher dans son potager des concombres. Puis elle a appliqué sur mes jambes brûlées de fines lamelles de concombre ainsi que leur jus. C'était une méthode de soin traditionnelle populaire. Elle m'a offert du riz blanc, une denrée rare pendant la guerre, et m'a fait dormir chez elle. La nuit, j'ai vu le ciel de Hiroshima rougi par les incendies. En voyant le paysage dévasté avec plein de cadavres et en voyant le ciel de Hiroshima rougeoyant par les incendies, je me suis dit qu'il n'y avait sûrement plus rien dans mon quartier de Hiranomachi, qu'il n'y avait plus personne chez moi et je me suis demandé ce que je pourrais bien faire à partir du lendemain.

Le lendemain matin, j'avais toujours une forte douleur dans les jambes. Je n'avais personne sur qui je pouvais compter. Finalement, j'ai décidé d'aller voir Monsieur et Madame KIRITANI à Takehara où mon petit frère s'était réfugié. J'ai retiré mon Monpe tout brûlé et j'ai mis la robe blanche qui était dans mon sac à main. Je pense que Mademoiselle HASHIMOTO m'a donné des Geta (chaussures en bois) comme je n'avais plus de chaussures. La robe blanche se voyait bien dans les lieux dévastés mais personne ne me l'a reproché. Ce n'était pas le moment.

Mademoiselle HASHIMOTO m'a transportée en remorque jusqu'au centre-ville qui était l'épicentre de l'explosion de la bombe. Sur le chemin, il y avait des cadavres complètement brûlés et on était obligé de rouler dessus car il n'était pas possible de les éviter avec une remorque. Dans un wagon du tramway dont il ne restait plus que la carcasse, il y avait des cadavres carbonisés, toujours assis. Je suis descendue de la remorque au niveau du pont Aioibashi car

Mademoiselle HASHIMOTO devait rechercher sa petite sœur. Elle m'a donné cinq yens au moment de notre séparation.

En arrivant de l'autre côté du pont, j'ai vu trois chevaux qui étaient comme boucanés. Plusieurs soldats étaient également complètement brûlés et à peine reconnaissables sauf grâce à leurs chaussures militaires qui subsistaient.

J'ai vu une mère et un enfant se tenant dans les bras après s'être retrouvés par hasard dans les ruines. J'étais contente pour eux qu'ils aient pu se retrouver mais c'était tout ce que j'ai pu ressentir dans l'enfer où j'étais. Je tressaillis aujourd'hui en me souvenant de cette scène.

J'ai obtenu un certificat de sinistré municipal dans le bâtiment à moitié brûlé du journal Chugoku Shimbun qui ne se trouvait pas loin du même pont. J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas de train entre la Gare de Hiroshima et la Gare de Kaitaichi. Alors j'ai décidé de ne pas aller à la Gare de Hiroshima et ai commencé à marcher vers l'est.

Sur le chemin, j'ai été doublée par de nombreux camions qui transportaient des cadavres. L'un d'entre eux s'est arrêté devant moi, le chauffeur m'a proposé de me faire monter à bord mais il était absolument impensable pour moi d'accepter cette proposition. Il y avait d'innombrables cadavres, des cadavres calcinés, des cadavres enveloppés par une natte en paille, des cadavres complètement déformés, des cadavres écrasés par un bâtiment ou un mur. J'ai continué à marcher en enjambant les cadavres. Dans les rivières et les étangs de Hiroshima flottaient des cadavres pourris et gonflés de gens ayant épuisé leurs dernières forces pour arriver là afin de boire de l'eau après avoir été exposés à la radioactivité.

J'ai marché 7 ou 8 km sur la route bordant le chemin de fer de la Ligne de Kure. Arrivée à la Gare de Kaitaichi, j'ai pris le train jusqu'à la Gare de Takehara. J'ai mis deux heures pour arriver. Heureusement j'ai eu le billet de train gratuitement grâce au certificat de sinistré.

Devant la Gare de Takehara, il y avait une tente pour sinistrés. On m'a dit qu'il n'y avait que quelques sinistrés qui étaient venus. J'ai demandé le chemin pour aller chez Monsieur et Madame KIRITANI comme c'était la première fois que j'allais chez eux. En chemin, une sirène d'alerte aux bombardements a sonné. Les gens autour de moi se sont réfugiés dans un abri anti-aérien mais moi, je restais dehors en me disant : « Peu importe, ça ne me dérange pas de mourir ».

C'est en fin d'après-midi que je suis arrivée chez Monsieur et Madame KIRITANI. Mon petit frère, qui était en 6ème année d'école primaire, est resté planté un moment en me voyant à l'entrée de la maison. C'était normal. Comme à l'époque il n'y avait que la radio, il savait simplement qu'une nouvelle bombe avait été larguée sur Hiroshima.

Monsieur KIRITANI était professeur de Yokyoku (chant narratif). Madame KIRITANI, âgée d'une quarantaine d'années, m'a emmenée chez un dermatologue du coin qui, vu la gravité de mes blessures, ne savait pas quoi faire. C'est sûrement parce qu'il n'avait jamais vu une brûlure radioactive. Finalement, j'ai été examinée par le chirurgien d'un autre hôpital qui m'a donné une crème grasse dans une boîte. Plusieurs fois par jour, Madame KIRITANI changeait mes pansements et bandages et essuyait le liquide suintant sans arrêt de mes jambes qui risquait de salir le lit. Je mettais donc un vieux coussin entre mes jambes et le lit. Je pense que j'ai été soignée ainsi pendant environ deux semaines.

Mon père qui était en déplacement professionnel à Onomichi était revenu le jour même à Hiranomachi. Il a semblé être rassuré en retrouvant ma belle-mère et ma petite sœur Akiko qui avait sept ans dans le terrain de sport de l'Université Hiroshima-Bunri (actuelle Université de Hiroshima) mais comme il ne savait pas que j'étais à Takehara chez Monsieur et Madame KIRATANI, il me cherchait tous les jours partout. Quand il est allé au cimetière situé au centre-ville et

a vu la pierre tombale de ma mère restée debout au milieu des autres pierres tombales renversées et tournée vers l'est (direction de Takehara) à cause du vent de l'explosion de la bombe atomique, il a eu la certitude que j'étais vivante, à l'est. Quelques jours plus tard, Madame KIRITANI est venue jusqu'à l'Université de Hiroshima-Bunri où étaient réfugiées ma belle-mère et ma petite sœur pour les informer que j'étais à Takehara et pour leur apporter des vêtements et des sous-vêtements.

J'étais toujours chez Monsieur et Madame KIRITANI quand la guerre a pris fin. J'étais toujours alitée quand j'ai écouté l'allocution radiophonique de l'Empereur Hirohito. Malgré une mauvaise réception de la radio et des mots difficiles à comprendre, j'ai bien compris que la guerre était finie. Je me souviens que j'ai été un peu soulagée en me disant : « C'est enfin fini. On peut désormais veiller le soir avec la lumière et dormir tranquillement la nuit ».

Par crainte de l'arrivée des Forces d'occupation, mon père m'a envoyée me réfugier à Hagi où vivait mon grand-père maternel (le père de ma mère décédée). J'ai commencé à fréquenter un collège de filles à partir du 1er octobre mais j'avais toujours des bandages aux jambes. Les brûlures étaient loin d'être guéries même au printemps suivant.

À la fin de mes études en mars 1946, je suis revenue à Hiroshima. Avec des gâteaux, je suis allée à Midorii pour remercier Mademoiselle HASHIMOTO. J'ai pu lui rendre les cinq yens qu'elle m'avait donnés pour acheter un billet de train ce qui fut un grand soulagement pour moi. Par contre, je n'ai pas su quoi lui dire quand elle m'a dit qu'elle n'avait pas retrouvé le corps de sa petite sœur. C'était vraiment malheureux.

Parmi les quatre amies avec qui j'avais rendez-vous à la Station de Yokokawa, se trouvant à 1,7 km de l'épicentre de l'explosion de la bombe, je n'ai jamais revu Mademoiselle IMANAKA qui était ma meilleure amie. Grâce à mon ombrelle rouge, elle a été saine et sauve

mais elle est décédée à cause de la tuberculose pulmonaire deux ou trois ans plus tard. Concernant Mademoiselle KATO qui habitait à Zaimokucho (l'épicentre de l'explosion de la bombe), elle est morte en sortant de chez elle. Quant aux deux autres, je les ai revues une fois, plusieurs années après la fin de guerre, mais je n'ai pas de nouvelle depuis. Et moi qui étais dehors à ce moment-là, si je n'avais pas eu mon ombrelle, j'aurais perdu la peau de tout mon corps ou je serais morte toute calcinée, transportée par un camion et enterrée quelque part avec plein d'autres cadavres non identifiés. Je pense que mon ombrelle rouge, que j'ai prise ce jour-là malgré la promesse faite à mon père, m'a sauvé la vie.

Longtemps après la guerre, avec ma petite sœur je suis allée voir Monsieur et Madame KIRITANI qui habitaient à l'époque à Mondoyakujin (Nishinomiya). Quand le sujet de conversation est arrivé sur la bombe atomique, Madame KIRITANI qui m'avait soigné les jambes m'a dit avec émotion : « Je ne te l'ai pas dit à l'époque mais tes jambes brûlées puaiement si fort ! ». J'ai répondu que moi aussi j'avais été bien embêtée par cette mauvaise odeur mais qu'à l'époque, j'avais d'autres préoccupations et j'ai alors manqué de sollicitude envers les autres par rapport à la mauvaise odeur de mes jambes.

Je me souviens toujours de la « mauvaise odeur de la bombe atomique » ou de la « mauvaise odeur de Hiroshima » plus exactement. Les produits désinfectants étaient introuvables, les conditions d'hygiène étaient dramatiques, la radioactivité affaiblissait l'immunité. En plein été, les cadavres pourrissaient rapidement et grouillaient de vers, les parties brûlées des gens toujours en vie grouillaient également de vers. La puanteur du liquide suintant des parties brûlées ou blessées, l'odeur nauséabonde des cadavres incinérés, la mauvaise odeur de la ville brûlée... ces odeurs imprégnées dans mes vêtements ne partaient pas du tout. Je pense maintenant que j'ai eu de la chance de ne pas avoir de vers sur mes jambes.

Je suis émue à l'idée que la jeune fille de quinze ans que j'étais a marché jusqu'à Takehara avec ses jambes brûlées tout en évitant de marcher sur des cadavres.

Je souffre toujours de troubles physiques dont la cause n'est pas identifiée.

Je me suis mariée en 1955. J'ai eu un garçon prénommé Yutaka et une fille prénommée Emiko. Yutaka vit à Tokyo et Emiko vit à Santa Rosa (Californie) depuis une dizaine d'années. J'ai eu des opérations chirurgicales à cause d'une tumeur à la thyroïde, d'un cancer de l'estomac et d'un hydrosalpinx. J'ai fêté les 50 ans de mariage avec mon mari il y a deux ans, j'ai fêté mes 77 ans l'année dernière. Malgré les douleurs de raison inconnue qui deviennent parfois insupportables au niveau des jambes, j'ai vécu ma vie positivement, sérieusement et farouchement.

À l'occasion du 50ème anniversaire du bombardement atomique, j'ai publié un recueil de poèmes « Kokei » pour le repos des âmes de mes amies.

Au moins une fois par an, mon mari et moi allons à Santa Rosa pour voir la famille d'Emiko. Santa Rosa est une ville paisible et on peut admirer les étoiles ressemblant à de la poudre d'or. Un jour, j'ai rencontré un abbé qui était une des connaissances d'Emiko.

Cet abbé a fait des études dans un lycée à Kagoshima dans le cadre d'un programme d'échange d'étudiants et est tombé amoureux de la langue japonaise et de la culture japonaise. Il a continué ses études dans une université japonaise et a obtenu un master en linguistique avant d'entrer dans une école de théologie. Il est devenu abbé après avoir accumulé des expériences nécessaires en Italie. C'est un Américain qui connaît le Japon mieux que les Japonais. Quand il a vu mon recueil de poèmes, il a décidé de faire connaître au peuple américain la réalité affreuse de la bombe atomique et a publié un livre contenant la traduction anglaise de mes poèmes.

Il y a trois ou quatre ans je crois, suite à sa demande, j'ai eu l'occasion de parler de mon expérience de la bombe atomique dans une école chrétienne, le lycée Saint Vincent de Paul, à Petaluma (Californie) devant quatre cents élèves. Assistée par cet abbé qui faisait l'interprète, j'ai évoqué le moment du bombardement atomique, les scènes horribles qu'une jeune fille de 15 ans a vues à Hiroshima, les peines et difficultés rencontrées pendant soixante ans en tant que survivante de la bombe atomique, le recueil de poèmes que j'ai publié pour le repos des âmes de mes amies... La participation n'était pas obligatoire mais tous les élèves étaient là, avec le directeur de l'établissement et les enseignants, et tous m'écoutaient attentivement. Quand j'ai dit à la fin de mon intervention : « Je ne pardonnerai jamais le bombardement atomique mais j'adore le peuple américain. Dans l'autre monde, je souhaite devenir une étoile et briller avec les victimes de la bombe atomique et avec les gens du monde entier ». J'ai reçu une grande ovation ainsi qu'un bouquet de fleurs. Aussi longtemps que mon état de santé me le permettra, je continuerai d'assister à la Cérémonie commémorative de la paix afin de prier pour la paix et pour le repos des âmes des victimes.

(décembre 2007)



Photo prise par Miho MIZUE le 6 août 2012

Petite Michiko

Au printemps 1943 (un an après la mort de ma mère), ma famille (mon père, la deuxième femme de mon père, ma grande sœur Hiroko (13 ans), mon grand frère Mamoru (9 ans) et moi (5 ans)) a emménagé dans le paisible quartier d'habitations de Hiranomachi (Hiroshima), en face du terrain de sport de l'Université Hiroshima-Bunri (actuelle Université de Hiroshima). Il y avait des grands arbres de camphrier avec de grosses racines apparentes sous lesquels je jouais souvent en été car il y faisait frais.

En 1945, j'étais en 2ème année d'école primaire. La frénésie de la guerre s'était intensifiée. En raison de la mise en œuvre de mesures de défense « black-out », on recouvrait les abat-jours avec des tissus noirs et on mettait des rideaux noirs aux fenêtres, afin d'éviter que la lumière ne se voit de l'extérieur. J'avais peur à chaque fois que j'entendais la sirène d'alerte aux bombardements et le bruit menaçant des bombardiers B-29 qui survolaient la ville plusieurs fois par jour. J'étais tendue tout le temps, jour et nuit. Parfois, des avions de chasse américains volaient très bas pour mitrailler. Quand la sirène d'alerte aux bombardements sonnait durant mon sommeil, on me réveillait, il fallait que je me réfugie dans l'abri anti-aérien aménagé sous la maison. Il n'était pas rare d'interrompre les cours scolaires et de faire rentrer les enfants chez eux. Il n'y avait pas de vacances scolaires en été afin de rattraper le retard. Même en été, je portais une capuche de protection et un Monpe (pantalon de travail).

Le 6 août 1945, il faisait beau à Hiroshima. Ma grande sœur, qui était en congé, ce qui était rare car à l'époque les étudiantes étaient mobilisées pour travailler dans les usines militaires même le dimanche, était sortie tôt le matin avec ses amies. Mon grand frère était parti se réfugier depuis un mois chez Monsieur et Madame KIRITANI, des connaissances, à Takehara située à 40 km de Hiroshima. Mon père était à Onomichi depuis la veille en déplacement

professionnel. Il n'y avait donc que ma belle-mère et moi à la maison. Après le petit déjeuner, j'étais un peu en retard pour aller à l'école car je ne trouvais pas mon badge scolaire. Une camarade de même âge, prénommée Michiko, habitant dans le quartier est venue à ce moment-là et m'a dit : « On va s'amuser ensemble ? »

Michiko s'était réfugiée chez ses grands-parents qui se trouvaient à trois pas de chez moi, en pensant que Hiroshima serait une ville plus sûr que Kure (où il y avait un port militaire), une ville où elle avait habité auparavant avec ses parents et sa petite sœur. Je me souviens que la ville de Kure brûlait presque tous les soirs à cause des bombardements dont l'intensité avait augmenté et que l'on disait : « Kure est attaquée à nouveau ».

Le grand-père de Michiko qui était vice-amiral et mon père qui était major général se fréquentaient et allaient manger ensemble mais je pensais vu l'attitude de mon père qu'il y avait une différence entre l'armée navale et l'armée de terre. Lors de la distribution organisée d'alcools et de cigarettes, le grand-père de Michiko donnait des ordres. La grand-mère de Michiko était connue comme aimant la propreté. Leur grande maison était toujours bien nettoyée et quand j'allais chez eux pour jouer avec Michiko, je devais passer par la porte de derrière et bien laver mes mains et mes pieds dans la salle de bain, avant d'entrer à l'intérieur.

Michiko allait dans une école privée contrairement à moi qui allais à l'école primaire publique de Senda. Michiko était en congé ce jour-là et voulait jouer avec moi. Je lui ai dit que je devais aller à l'école. Déçue, Michiko est repartie. J'avais retrouvé mon badge et essayais de le fixer avec une épingle lorsque la bombe atonique explosa.

J'ai vu à travers la fenêtre de la cuisine un éclair blanc, j'ai vu inconsciemment la pendule qui affichait « 8 heures 15 ». Cette image reste gravée dans ma mémoire.

À ce moment-là, le toit s'est effondré et je me suis trouvée sous les décombres. Je n'ai pas eu le temps de penser au sort de ma belle-mère,

je n'avais que sept ans. Je ne pensais qu'à sortir de là le plus rapidement possible. J'étais sous la maison à moitié effondrée, sur le ventre, mais il y avait sûrement un peu d'espace au niveau de mon visage, je n'étais pas trop étouffée. Mais la peur m'envahissait à l'idée que j'allais peut-être mourir asphyxiée si je restais là. De toutes mes forces, j'ai réussi à sortir de là, toute seule. J'ai vraiment eu de la chance de ne pas avoir été coincée par un grand pilier ou une poutre. La peur était incommensurable à l'idée qu'un incendie aurait pu se déclarer autour de moi si j'étais restée coincée par un grand pilier ou une poutre. Je me souviens bien de comment j'étais dans les décombres. Comme le toit et le plafond s'étaient effondrés, j'étais complètement couverte de terre et de poussières. Je pense que ma belle-mère s'est sauvée comme moi. Sans comprendre ce qui venait de se passer, on s'est retrouvé dans la rue d'à côté.

En voyant toutes les maisons des voisins effondrées, j'ai alors compris que ma maison n'était pas la seule à avoir été frappée par le bombardement. Après un drame arrivé si subitement, on était toutes les deux pieds nus.

C'était trop dangereux de marcher pieds nus dans les rues où étaient éparpillés des débris de verre, de brique, de pierre, de béton, etc. Alors nous sommes retournées vite fait jusqu'à l'entrée de la maison pour ramasser des chaussures. Tellement bouleversées, nous n'avons pas pensé à prendre des choses importantes, nous nous sommes sauvées juste avec ce que nous avions sur nous. À l'extérieur de la porte d'entrée, Michiko était là, debout mais gravement brûlée et pâle comme un cadavre.

La robe blanche sans manche qu'elle portait était entièrement brûlée par les rayons de chaleur. Elle était donc presque nue et la peau de son dos jusqu'aux fesses pendouillait. Je pense qu'elle était accroupie, comme quand on jouait ensemble à faire des dessins avec de l'agalmatolithe (une pierre ressemblant à une craie blanche) sur le

bitume de la route, lorsque la bombe a explosé et a brûlé son dos et ses fesses. Sans force, elle nous a suivis en pleurant.

Ma belle-mère, ne pouvant pas abandonner la petite Michiko, a commencé à chercher un lieu plus sûr pour nous réfugier. Michiko et moi l'avons suivie. Les gens blessés et les gens brûlés marchaient dans la même direction. Toutes les trois, nous les avons suivis. Les gens dont tout le corps avait été brûlé marchaient en trainant leur pieds et en levant leurs bras devant, comme des fantômes, afin d'éviter tout frottement avec leur corps car un frottement était douloureux. Michiko faisait pareil. J'ai suivi ma belle-mère sans échanger un mot avec Michiko.

Étrangement, ma belle-mère et moi n'étions presque pas blessées. Elle a eu des petites coupures lorsque la maison s'est effondrée et moi, je n'avais que des petites coupures dues à des débris de verre ou autres et une petite brûlure au bras droit que je n'ai remarquée qu'ultérieurement en voyant une cloque. Contrairement à Michiko, ma belle-mère et moi n'étions pas blessées à première vue. Les gens qui passaient à côté de nous nous demandaient avec étonnement : Pourquoi n'êtes-vous pas blessées ? C'était vraiment un miracle de ne pas avoir été blessées à 1,7 km de l'épicentre de l'explosion de la bombe.

En chemin, j'ai rencontré beaucoup de gens demandant : « De l'eau s'il vous plaît ! ». En même temps, j'entendais dire : « Si on boit de l'eau, on meurt. Il ne faut pas boire d'eau ». Nous n'étions pas convaincues par cette rumeur mais nous nous sommes retenues d'en boire. De toute façon, il était impossible d'avoir de l'eau potable car tous les bâtiments étaient détruits. Bien que le corps humain ait besoin de plus d'eau quand il a subi une brûlure grave, à cause de cette rumeur, un grand nombre de personnes sont mortes sans boire d'eau dans leurs dernières souffrances. J'ai entendu dire que les gens qui étaient près de l'épicentre de l'explosion de la bombe ou près

d'une rivière sont allés dans l'eau et qu'il y avait plein de cadavres flottant comme des radeaux.

Je pense que nous sommes arrivées jusqu'au grand hôpital général près du mont Hijiyama après avoir marché à la queue leu leu. En franchissant le portail, j'ai vu des tas de cadavres et d'innombrables camions débordant de cadavres. Il y avait plein de blessés mais il n'y avait pas de médicament dans cet hôpital et il manquait de ressources humaines pour assurer les soins. Pour les brûlures, on appliquait du mercurochrome et une crème blanche ressemblant à de la crème au zinc. Les patients étaient roses sur tout le corps. Les cadavres amoncelés, les cadavres transportés par les camions, tous étaient roses aussi. Mais le mercurochrome et la crème au zinc n'ont aucun effet chez des gens brûlés par les rayons radioactifs et les rayons de chaleur. Il y avait partout des gens roses, vivants ou non, couchés par terre.

Avec tout le monde qui était là, il était difficile pour nous trois de nous mettre à l'ombre. Nous avons marché le long du bâtiment et nous nous sommes assises à l'ombre d'arbres. À côté de nous, il y avait une mère portant dans ses bras un bébé né il y a une semaine. Je me suis tant inquiétée pour elle, me demandant comment cette mère allait faire pour l'allaiter et pour avoir des couches. Michiko était à bout de force d'avoir marché jusque-là après avoir été exposée aux rayons radioactifs sous un soleil brûlant. Ne pouvant même pas rester assise, elle s'était allongée.

Ma belle-mère a fait coucher Michiko dans un coin bien aéré dans le couloir et est allée chercher une infirmière. Elle en a enfin trouvé une à qui elle a demandé : « Je vous prie de faire quelque chose pour cette fille qui est la petite-fille d'un vice-amiral. S'il vous plaît. ». Mais il n'y avait pas de lit disponible et Michiko n'était pas la seule personne à soigner pour cette infirmière. Michiko est restée allongée sur le béton dans le couloir. Au bout d'un moment, l'infirmière est revenue et lui a fait une piqure, un stimulant cardiaque ou autre. Michiko n'a eu

aucune réaction. Je ne pensais pas que cette piqure pouvait la sauver. J'ai compris malgré mon âge que c'était par acquit de conscience mais j'ai été tout de même rassurée par ce soin.

Comme ma belle-mère s'inquiétait de l'état de la maison et voulait y aller pour voir, après avoir dit à Michiko « Je vais voir l'état de la maison et je reviens. », elle et moi avons quitté l'hôpital. Je ne sais pas si Michiko était consciente ou pas. J'étais tellement désolée pour elle à l'idée que je ne reviendrai jamais dans cet hôpital. Je m'inquiétais : « Que va devenir Michiko ? ». Plus de 60 ans sont passés mais je revois toujours en souvenir Michiko couchée de façon inerte sur le béton dans le couloir.

Je ne savais pas combien de temps je suis restée dans cet hôpital mais il était une heure passée de l'après-midi quand je suis sortie.

Il n'y avait pas d'incendie quand je suis partie de la maison le matin mais en revenant plusieurs heures après, toute la ville de Hiroshima était réduite en cendres. En un instant la vie des gens, les habitations... tout était détruit. Il n'y avait plus rien servant de repère. Prenant ma main, ma belle-mère a marché avec moi en direction supposée de Hiranomachi.

Sur le chemin, j'ai vu un homme qui se tenait sur les genoux au bord de la route. Il était tout maigre, les jambes et les bras aussi, il n'avait que peu de chair sur les os. J'ai pensé qu'il était assis mais en le voyant de plus près, j'ai compris qu'il était mort. Je pense qu'il a été exposé à la bombe atomique ce matin lorsqu'il fumait une cigarette devant chez lui.

Je n'ai pas eu peur en le voyant car j'avais vu peu de temps avant à l'hôpital tellement de tas de cadavres et de camions remplis de cadavres. Je ne l'ai pas regardé fixement mais je n'ai pas éprouvé de sentiment particulier lorsque je suis passée à côté. Je n'avais jamais vu la mort avant ce jour-là et soudain je voyais des tas de cadavres. C'était une expérience terrifiante et particulière. Il est particulier et terrifiant également de s'habituer à voir des tas de cadavres.

Après avoir marché près de 30 à 40 minutes depuis l'hôpital, il y avait sur notre chemin un soldat qui distribuait des biscuits de mer, pour les gens chanceux passant là par hasard. Ma belle-mère et moi qui n'avions rien mangé depuis notre petit-déjeuner, avons reçu des biscuits de mer et avons repris notre route. Nous ne pensions pas que notre maison était restée en partie intacte mais nous ne pouvions pas imaginer son état. Notre maison était réduite en cendres. Nous avons promené nos regards de tous les côtés mais il ne restait rien que des ruines.

Nous avons retrouvé une statuette bouddhique, celle de Kannon en position assise d'environ 20 cm de hauteur. Ayant brûlée, sa couleur avait changé et sa surface était sale. C'était une statuette importante pour mon père, il l'exposait toujours sur l'étagère décorative en bois de rose. Mon père m'a disputée lorsque j'ai mis sur la paume de cette statuette de Kannon des Dango (boulettes de riz) que j'avais faites avec des boulettes de papier et de la salive. Nous avons retrouvé également une marmite déformée par la radioactivité dont il était impossible de se servir comme elle avait été fondue par les rayons. C'était une marmite dans laquelle notre famille préparait plutôt une bouillie de riz que cuisait du riz blanc, en raison de la pénurie alimentaire, que nous partagions à cinq. Il n'y avait rien d'autre, ma belle-mère ne ramassa que la statuette.

Sur le terrain de sport de l'Université de Hiroshima qui se trouvait en face de notre maison, il y avait une foule de sinistrés. Nous sommes allées sur ce terrain de sport en passant sous le grand arbre de camphrier qui avait été brûlé, ses feuilles étaient marrons comme des feuilles mortes. La tombée de la nuit approchait. Alors que nous nous éloignons de ce grand arbre de camphrier, un soldat, subordonné de mon père, nous a construit une baraque d'environ 3 tatamis (5 m²). Le terrain de sport était rempli d'innombrables sinistrés. Quelques centaines ou quelques milliers, je ne sais pas. Ils n'avaient pas de baraque, ils étaient tous par terre, assis ou couchés, anéantis.

Mon père est revenu en urgence d'Onomichi. Il avait demandé au soldat d'enterrer ma belle-mère et moi au pied de ce grand arbre de camphrier si l'on nous retrouvait mortes. Mon père pensait que, vu l'horreur de la situation, nous étions mortes. En effet, à 1,7 km de l'épicentre de l'explosion de la bombe, il y avait au moins un mort par foyer et parfois tous les membres d'un même foyer avaient trouvé la mort.

J'ai entendu dire que les grands-parents de Michiko avaient été tués sur le coup. C'était donc un vrai miracle que ma belle-mère et moi nous en soyons sorties saines et sauvées, à part quelques petites blessures.

Par contre, personne ne connaissait le sort de ma grande sœur qui était en congé ce jour-là et sortie tôt le matin. Tous les jours, mon père allait dans les hôpitaux et les écoles qui accueillaient les sinistrés, les blessés et les morts, afin de la retrouver. J'ai appris plus tard que ma grande sœur avait rendez-vous avec ses amies, qu'elle a été emportée par le souffle de l'explosion de la bombe, qu'elle a été blessée et brûlée mais pas gravement contrairement à Michiko grâce à l'ombrelle qu'elle portait, qu'elle a passé une nuit dans la banlieue chez une gentille dame puis qu'elle est allée jusqu'à Takehara chez Monsieur et Madame KIRITANI où s'était réfugié notre frère.

Ma belle-mère et moi avons passé quelques jours dans cette baraque. De temps en temps, il y avait une distribution d'Onigiri (boulette de riz). À perte de vue, la ville était réduite en cendres. Il y a eu des feux pendant plusieurs jours. Tous les soirs, on voyait des feux de crémation. « Ils sont en train de brûler des cadavres » disaient des gens. Une mauvaise odeur arrivait en fonction du vent.

À l'extrémité nord du terrain de sport, il y avait un atelier d'entretien à moitié effondré. Il n'avait pas pris le feu car il n'y avait pas d'équipement pouvant provoquer un incendie. Il se situait à environ 30 m de la baraque où nous étions. Il y avait un robinet à moitié cassé derrière cet atelier. L'eau fuyait mais on pouvait y prendre de l'eau

potable. Sur l'une des grandes fenêtres qui avaient perdu toutes les vitres pendouillait un bloc de chair de 50 centimètres, ressemblant à une cuisse. Ça devait être la cuisse de quelqu'un qui avait été à côté de l'atelier et emporté par le souffle de l'explosion de la bombe. Pour aller prendre de l'eau potable, je devais passer devant cette fenêtre où pendouillait ce bloc de chair. C'était épouvantable pour moi qui avait pourtant vu tant de tas de cadavres. Je n'osais même pas demander à ma belle-mère ou à d'autres personnes de quoi il s'agissait.

Personne ne faisait attention aux cadavres par terre ni au bloc de chair sur la fenêtre. Mais moi, à chaque fois que je passais devant pour prendre de l'eau plusieurs fois par jour, je baissais les yeux et étais clouée par la peur.

Trois jours plus tard, j'ai appris qu'une autre bombe atomique avait été larguée à Nagasaki. Les gens étaient pris de peur et d'inquiétude. Mais personne ne savait ce qu'était une bombe atomique.

Suite à la proposition aimable de Monsieur FUJISHIMA, qui était un subordonné de mon père, ma belle-mère et moi nous sommes réfugiées chez lui à Rakurakuen, à mi-chemin entre la Gare de Hiroshima et Miyajima. C'était le 10 ou le 11 août, je ne sais plus très bien, que nous avons quitté le terrain de sport de l'Université de Hiroshima. D'après ma grande sœur, chez Monsieur FUJISHIMA et dans les environs, il y avait beaucoup de sinistrés réfugiés qui souffraient de fièvre, de diarrhées et de vomissements répétitifs, qui perdaient leurs cheveux, qui avaient des taches violettes et vomissaient du sang, qui saignaient des gencives, qui souffraient de brûlures et de plaies grouillant de vers et qui mourraient les uns après les autres.

Moi aussi, je me rappelle qu'on murmurait tous les jours : « Hier soir, untel est décédé, et ce matin... ».

C'était au premier étage de la maison de Monsieur FUJISHIMA que, le 15 août, j'ai écouté l'allocution radiophonique de l'Empereur Hirohito. Je n'ai pas pu bien l'entendre ni la comprendre mais j'ai

compris que le Japon avait perdu la guerre et que la guerre était finie. Je me souviens bien que j'étais soulagée et en même temps inquiète pour l'avenir.

L'hiver de la même année, on m'a dit que la petite Michiko était morte deux jours plus tard. J'ai appris cela sous une lampe faible, sans chauffage, dans le froid de la nuit. J'ai eu l'impression qu'un rideau noir était tombé sur mon cœur, j'ai éprouvé un sentiment de tristesse inexprimable. Entourée par personne, une petite fille est morte toute seule sur le béton dans un couloir. Elle aurait sûrement souhaité mourir dans les bras de sa mère. Elle a dû se sentir seule, elle a dû avoir peur, elle a dû souffrir... J'ai le cœur serré et je pleure à chaque fois que je repense à elle. Il n'y a que moi qui sais comment était Michiko les derniers jours de sa vie. Je ne l'oublierai jamais.

(août 2007)

Postface : ma vie d'après-guerre

Après la guerre, j'ai fait de mon mieux pour vivre chaque jour et je n'avais pas le temps de penser au passé. Je n'ai pas le souvenir d'avoir parlé de la bombe atomique pendant mes études à l'école primaire, au collège et au lycée, ni lors des cours, ni entre amies pourtant il devait y avoir des Hibakusha (des personnes qui avaient été affectées par la bombe atomique). Rétroactivement, je pense qu'au fur et à mesure que la société japonaise avançait pour la reconstruction du pays, le sujet de la bombe atomique allait en direction du passé à toute vitesse et que les Hibakusha ne pouvaient pas suivre cette tendance, évitaient de parler de leurs expériences douloureuses et essayaient de les enfouir au fond de leur cœur.

Juste après la fin de la guerre, une commission américaine ABCC (Atomic Bomb Casualty Commission) s'est installée à Hijiyama. Son bâtiment était de forme hémicylindrique, de couleur métallique blanche comme s'il était recouvert de plaques d'aluminium, à l'image d'une habitation d'extra-terrestres. L'accès en était interdit. Tous les quelques mois, ils évaluaient régulièrement les conséquences de la radioactivité sur des Hibakusha. Ils allaient chercher des Hibakusha en voiture et les ramenaient en voiture. Vue de l'extérieur, les Hibakusha étaient traités avec politesse mais en réalité, ils étaient traités comme des souris de laboratoire. Les résultats de l'évaluation n'étaient pas communiqués aux Hibakusha concernés ni aux organisations publiques. Il est certain que la défiance envers l'ABCC et la douleur éprouvée par les Hibakusha augmentait.

En février 1957, j'ai déménagé à Osaka et je me suis inscrite dans une université en avril. Les personnes qui connaissaient la bombe atomique et qui s'intéressait à Hiroshima quand j'ai dit que je venais de Hiroshima, n'étaient pas nombreuses et c'était peut-être normal car cela faisait plus de dix ans que la bombe atomique avait été larguée. J'ai uniquement dit à Mademoiselle M. (sa mère était diplômée de

l'Université pour femmes de Hiroshima) que j'étais Hibakusha. Apparemment, je lui ai demandé à ce moment-là de n'en parler à personne. Sans rien cacher, j'en parlais à tous ceux qui m'interrogeaient mais j'avais un peu peur de leur réaction, de leur préjugé. Et dans un coin de mon cœur, je ne voulais pas trop qu'on le sache.

Avant les vacances d'hiver de ma première année universitaire, j'ai vomi du sang pendant un cours dans la classe. Comme ça n'avait pas l'air grave, j'ai suivi tous les cours prévus ce jour-là et je n'ai rien dit à ma famille. Mais le soir, j'ai vomi davantage. Le lendemain, j'ai été hospitalisée. Le médecin m'a alors dit qu'il s'agissait d'une hémorragie pulmonaire mais n'a pas pu en déterminer la cause. J'ai eu peur qu'il s'agissait d'une conséquence de mon exposition à la radioactivité mais j'ai guérie au bout d'une semaine. Donc je n'ai rien dit à ma famille.

À la fin de mes études universitaires, j'ai commencé à travailler, je me suis mariée, j'ai eu quatre enfants (un garçon et trois filles). Je n'ai eu aucun problème pendant mes grossesses ni lors de mes accouchements. Je me suis inquiétée des conséquences de mon exposition à la radioactivité pour mes enfants qui allaient naître mais pas trop. La compréhension de mon mari et la gentillesse de ma belle-mère et de mes belles-sœurs m'ont rassurée psychologiquement. Sinon, j'aurais passé une vie compliquée avec un cœur déchiré. Je connais une dame qui s'est opposée au mariage de son fils qui voulait se marier avec une Hibakusha. Il y a une grande différence entre la « compréhension » et le « préjugé » qui peuvent l'un comme l'autre changer la vie d'une personne.

La fois où j'ai été fortement angoissée c'est quand Takuro (mon fils) est tombé malade. Le médecin traitant ne pouvant en déterminer la cause, je lui ai dit : « J'ai été exposée à la radioactivité à Hiroshima. Est-ce qu'il y a un lien ? ». Le médecin traitant m'a répondu : « C'est fort peu probable ». On a su plus tard, après un examen complet, qu'il

s'agissait d'une maladie innée. S'il s'était agi d'une maladie due à la bombe atomique, j'aurais encore plus souffert psychologiquement. Ce qui me fait le plus peur, c'est que l'on est paralysé émotionnellement et sentimentalement lorsque l'on se trouve subitement dans une situation infernale : on ne s'étonne plus en voyant des tas de cadavres ou des cadavres calcifiés par terre, cela ne fait plus peur. Une expérience anormale produit un état psychologique anormal. Peut-être que cette paralysie psychologique passagère sert à protéger notre cœur. Je n'ai pas souffert de conséquences tardives de l'exposition à la radioactivité mais j'ai toujours été inquiète à ce sujet. En tout cas, je n'ai pas perdu mes parents, je n'ai pas été obligée d'abandonner mes parents pour m'enfuir, je n'ai eu que des petites blessures et brûlures bien que j'étais à 1,7 km de l'épicentre de l'explosion de la bombe... C'était un miracle.

Pour écrire l'expérience de ma grande sœur, je lui ai posé beaucoup de questions par téléphone, j'ai beaucoup parlé avec elle dans les hôtels où nous descendions lorsque nous voyagions ensemble, j'ai noté ce qu'elle disait à chaque fois que nous nous sommes vues. C'était la première fois en 60 ans que nous parlions ensemble de notre expérience liée à la bombe atomique. Elle a fait beaucoup d'efforts pour s'en rappeler bien qu'elle disait : « Je n'ai pas envie de m'en rappeler et de toute façon, personne ne comprendra ». Elle n'en avait presque jamais parlé ni à sa famille ni à ses amis. Elle disait que même entre ses camarades de classe de l'université pour filles, il y avait un décalage entre celles qui avaient été gravement blessées et celles qui, en comparaison, avaient été légèrement blessées. Quant à mon beau-frère, il a pris connaissance pour la première fois de l'expérience qu'avait vécue sa femme en lisant « L'ombrelle rouge ».

Moi non plus, je n'avais jamais parlé amplement de mon expérience à mes filles. C'est il y a deux ans, lorsque ma fille aînée m'a fait la réflexion suivante : « Tu ne m'as jamais parlé de ton expérience de la

bombe atomique », que j'ai décidé de l'écrire pour la transmettre à mes enfants et à mes petits-enfants.

Soixante années étaient sûrement nécessaires pour que ma grande sœur et moi puissions raconter notre douloureuse expérience.

Je ne me souviens que vaguement du visage de Michiko mais je ne peux pas oublier la façon dont elle marchait en pleurant à cause de ses brûlures et son état sur le béton dans le couloir de l'hôpital. La pensée de l'être-humain est étrange. En voyant l'état de Michiko, je jugeais qu'elle allait peut-être mourir mais je n'imaginai pas qu'elle puisse mourir. Ma belle-mère et moi avons quitté l'hôpital en y laissant Michiko. Nous n'avions pas d'autre choix mais j'ai toujours un sentiment de culpabilité au fond de mon cœur.

J'imagine et rêve parfois aux derniers moments de Michiko comme ça : ses parents arrivent de Kure et la retrouvent, puis elle meurt sous leurs yeux deux jours après la bombe atomique.

Mes souvenirs de l'époque – je n'avais que sept ans – sont fragmentés et incomplets. Je ne me rappelle pas très bien de la direction, ni de la distance ni du temps mais je n'oublierai jamais ce que j'ai vécu.

Je ne peux pas expliquer avec mes mots la cruauté de la bombe atomique, la stupidité de la guerre et l'importance de la paix. Cela m'agace un peu. Rien ne peut justifier l'utilisation de la bombe atomique. Si le Japon n'avait pas perdu la guerre, le nombre trop important de morts regrettables aurait augmenté sans limite. Nous, les Japonais, avons profité jusqu'à présent de la paix que nous avons obtenue en perdant la guerre. Je souhaite qu'une vie sans guerre, une vie en paix se perpétue pour le bien des générations futures.



Jour de l'an 1941
Mamoru 7 ans, Akiko 3 ans, Hiroko 11 ans

M. KITAMURA Masahiko
MARIANNE TRADUCTION
www.marianne.jp/zindex.htm

